

## Le Français en 6e.

**ATTENTION** : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

**Numéro d'inventaire** : 2005.08001

**Auteur(s)** : Gaston Cayrou

**Type de document** : livre scolaire

**Éditeur** : Colin (Armand) Librairie (103, bd Saint-Michel, Paris Paris)

**Mention d'édition** : 4ème édition

**Imprimeur** : Lahure

**Date de création** : 1948

**Collection** : Méthode Moderne d'Humanités Françaises

**Description** : Ouvrage relié. Report du titre, du nom de l'auteur et du niveau au dos.

**Mesures** : hauteur : 196 mm ; largeur : 136 mm

**Notes** : Conforme aux programmes de 1944. Coll. publiée ss la dir. de Gaston Cayrou, IG-IP. Réf. en préface aux Instructions ministérielles du 30 sept. 1938 et aux programmes du 21 sept. 1944. Thèmes : Explications françaises : Morceaux choisis des prosateurs et poètes du 17e s. au 20e s. / Lectures suivies et dirigées : Contes et récits du Moyen Age mis en français moderne ; Molière : Scènes choisies ; Fénelon : Pages choisies. / Lectures suivies et dirigées spéciales à la 6e moderne : Contes et récits traduits des grands écrivains antiques ; Contes et récits traduits des grands écrivains étrangers ; récits de voyage concernant la découverte et l'exploration du monde. Extrait du cat. de l'éd. en fin de manuel. Table des ill.

**Mots-clés** : Apprentissage du français (1er et second cycles)

**Filière** : Lycée et collège classique et moderne

**Niveau** : 6ème

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 271

Commentaire pagination : IV-267

ill.

Sommaire : Avertissement Table des matières

*Méthode Moderne  
d'Humanités Françaises*

GASTON CAYROU

*Le* FRANÇAIS  
EN SIXIÈME

GASTON CAYROU  
HENRY BARON  
FERNAND ÉMERIAU

Sixième  
classique

LIBRAIRIE ARMAND COLIN





# MOLIÈRE. — SCÈNES CHOISIES

## MOLIÈRE

Molière, de son vrai nom Jean-Baptiste Poquelin, est le plus grand de nos auteurs comiques. Né à Paris, en 1622, il fit ses études au Collège de Clermont, aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand, et, malgré son père, qui se proposait de lui abandonner sa charge lucrative de tapissier-valet de chambre du roi, il voulut être comédien.

A vingt et un ans, il fonda avec ses amis les Béjart la troupe de l'Illustre Théâtre (1643), mais ses débuts à Paris furent très pénibles, et il fut obligé, pour vivre, d'entreprendre des tournées en province. Sa vie ambulante, qui commença en 1645, devait durer treize ans, au cours desquels il ne se contenta pas de jouer, mais s'essaya à écrire, et connut bientôt de vifs succès, à la fois comme acteur et comme auteur.

De retour à Paris (1658), il fut admis à donner une représentation au Louvre, devant Louis XIV, et ses comédiens, installés peu après au Palais-Royal, ne tardèrent pas à conquérir la faveur du public. C'est alors que Molière, tout en continuant à diriger sa troupe et à jouer lui-même, composa, en moins de quinze ans, la longue série de ses chefs-d'œuvre, depuis les *Précieuses ridicules* (1659), jusqu'au *Malade imaginaire* (1673), en passant notamment par le *Misanthrope* (1666), l'*Avare* (1668), *Tartuffe* (1669), le *Bourgeois gentilhomme* (1670) et les *Femmes savantes* (1672).

Il mourut à cinquante et un ans, en 1673, au sortir d'une représentation du *Malade imaginaire*, où, bien qu'il fût souffrant, il avait tenu son rôle à peu près jusqu'au bout.



Phot. Braun, Clément et Cie.

FIG. 23. — J.-B. POQUELIN,  
DIT MOLIÈRE.

Portrait par NANTEUIL (1623-1678).  
(Collection particulière.)

## LE MÉDECIN VOLANT<sup>1</sup>

(Farce en un acte, 1650?)

[Cette pièce en un acte est une de ces petites comédies bouffonnes, appelées « farces », que Molière avait composées et jouées, au temps de sa vie ambulante, pour le gros public provincial. Elle a beau n'être qu'une œuvre modeste de jeunesse; on y sent déjà la verve et l'entrain des comédies de la maturité.

1. *Volant*, c.-à-d. « voltigeur », « sauteur ». | des séries étourdissantes de sauts et de tours  
Sganarelle, en effet, exécutera dans la pièce | de force.



SCÈNE XIV. — GORGIBUS, SGANARELLE.

GORGIBUS. — Je vous cherchais partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnait ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez en mon logis, et je l'irai chercher.

SGANARELLE. — Ah ! Monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous, je crains trop de sa colère.

GORGIBUS. — Ah ! vous demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

(Gorgibus sort.)

SGANARELLE, de la fenêtre. — Ma foi, me voilà attrapé, ce coup-là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force<sup>1</sup> coups de bâton, ou que, par quelque ordonnance<sup>2</sup> plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère<sup>3</sup> royal<sup>4</sup> sur les épaules. Mes affaires vont mal ; mais pourquoi désespérer ? Puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe<sup>5</sup> jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

(Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.)

SCÈNE XV. — GROS-RENÉ<sup>5</sup>, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS-RENÉ. — Ah ! ma foi ! voilà qui est drôle ! Comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS. — Je ne saurais trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché. (Apercevant Sganarelle, qui revient en habit de médecin.) Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère : je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser ; il est chez moi, et je vous cherchais partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE. — Vous vous moquez, Monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? Je ne le veux jamais voir.

GORGIBUS. — Mais, Monsieur, pour l'amour de moi.

1. Il joue sur le double sens de ce mot, qui peut désigner soit l'arrêt d'un juge, soit les prescriptions d'un médecin.

2. Cautère (terme de médecine), « brûlure » (par pointe de feu, etc.). Il applique plaisamment ce mot à la marque rouge

Imprimée sur l'épaule des condamnés.

3. La marque au fer rouge avait la forme d'une fleur de lis.

4. Fourbe (nom féminin), c.-à-d. « fourberie ».

5. Gros-René est le valet de Gorgibus.

SGANARELLE. — Je ne vous saurais rien refuser : dites-lui qu'il descende.

(Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.)

GORGIBUS, à la fenêtre. — Voilà votre frère qui vous attend là-bas<sup>1</sup> ; il m'a promis qu'il fera tout ce que je voudrai.

SGANARELLE, à la fenêtre. — Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure<sup>2</sup> que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes, cent opprobres<sup>3</sup> devant tout le monde.

(Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre<sup>4</sup>.)

GORGIBUS. — Oui-da<sup>5</sup>, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE. — Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. (A la fenêtre.) Ah ! te voilà, coquin ! — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Il n'y a point de ta faute, pilier de débauche, coquin ? Va, je t'apprendrai à vivre. Avoir la hardiesse d'importuner<sup>6</sup> Monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises ! — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin !

GROS-RENÉ. — Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent ?

GORGIBUS. — C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avaient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ. — Le diable emporte<sup>7</sup> ! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, à la fenêtre. — Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre ! Comme il baisse la vue<sup>8</sup> ! Il voit bien qu'il a failli<sup>9</sup>, le pendard<sup>10</sup> ! Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

GROS-RENÉ. — Monsieur, dites-lui un peu par plaisir<sup>6</sup> qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

1. Là-bas (sens ancien), c.-à-d. « en bas ».

Comparez, dans Molière :

Je viens d'ouvrir un carrosse là-bas.

2. Ce jeu de scène suppose que Sganarelle prend et quitte tour à tour, vivement, sa robe de médecin.

3. Le diable emporte ! c.-à-d., par abrévia-

tion populaire, « que le diable m'emporte ! »

(p. 206, n. 7).

4. Baisser la vue, c.-à-d. « baisser les yeux », de confusion<sup>6</sup> de honte.

5. Faillir, c.-à-d. « commettre une faute ».

6. Par plaisir, c.-à-d. « pour essayer », « pour voir ».